

## ***LE PLAT PAYS QUI EST LE SIEN***

### **Avec la mer du Nord**

Le pénible martèlement, dans mes oreilles, avait cessé ; mais pour combien de temps ? Je percevais maintenant, de plus en plus distinctement, comme un murmure de vagues venant mourir sur du sable. La plage m'apparut, immense, au-delà des dunes qui la bordaient. En arrière de celles-ci, seule, incongrue, une grande maison avait jeté l'ancre au milieu des joncs. Des mouettes tournoyaient, ricanant et piaillant au-dessus de moi qui marchais maintenant au plus près de l'eau.

De grands cerfs-volants aux couleurs vives et aux formes étranges s'élevaient vers le soleil puis plongeaient sans crier gare, maniés par des pilotes plus ou moins habiles ; à l'écart, un char à voile dessinait, à grande vitesse, des arabesques ; des enfants érigeaient des châteaux somptueux, ornés de coquillages, que le flux allait inévitablement grignoter. Ainsi, la plage n'était pas déserte et je ne pus pas - comme je l'espérais - reconnaître, parmi les nombreux promeneurs, la Fanette et ses deux amis.

J'ai longuement cheminé sur le sable humide, évitant autant qu'il était possible, en jouant avec le mouvement irrégulier des vagues, de tremper mes vieux souliers, jusqu'à atteindre les rochers annonçant les premiers bâtiments de la ville, des hangars et des ateliers, essentiellement, formant une vaste zone industrielle. Résultat, sans doute, de lourds coups portés sur la structure ou la coque de quelque vieux navire au carénage, le martèlement reprit au moment même où je passais à proximité d'un chantier naval.

### **Voir si le port est encore port**

J'étais déjà venu à Ostende, bien des années auparavant, en déplacement professionnel, pour une série de réunions avec des collègues de toute l'Europe littorale, spécialistes comme moi des problèmes de sécurité de la navigation maritime. Invités par nos homologues belges, nous avions passé dans la ville une semaine d'agréable séjour, ponctuée – en dehors des séances de travail – de réceptions officielles et de visites guidées.

Mais, déjà, la ville s'était métamorphosée depuis l'époque où elle était une villégiature royale privilégiée ; les villas en bord de plage avaient, pour la plupart, disparu pour faire place à un front de mer constitué d'immeubles sans originalité. En fait, ce qui nous avait le plus intéressés (par déformation professionnelle ?), c'était le grand phare et surtout le port, lequel fut – et c'est curieusement le souvenir le plus marquant de ce séjour – le théâtre d'un incident qui aurait pu se terminer tragiquement. À l'issue d'une des interminables soirées, trop arrosées, auxquelles nous ne pouvions échapper, nous avons décidé, pour éviter un long détour dans la nuit noire, de regagner le centre-ville et nos hôtels en franchissant l'avant-port sur la passerelle d'une des portes de l'écluse ; et ce qui devait arriver arriva : l'un de nous - peut-être un peu titubant - se retrouva à l'eau. Vite repêché, il en fut quitte pour un bon rhume... et une blessure d'amour-propre !

Aujourd'hui, le port aussi a changé ; les plaisanciers, de plus en plus nombreux, y disputent aux pêcheurs les postes d'amarrage et il est bien loin le temps où les Ostendaises pleuraient l'absence, longue et lointaine, de leur capitaine parti pour la Chine ou Java. L'estacade n'a plus

rien à voir avec celle que peignit Turner... Après avoir paresseusement flâné tout autour des bassins, m'imprégnant des bruits et des odeurs, j'ai repris ma route au moment où les feux des jetées et le phare s'allumaient.

### **Mais on cherchait le même port**

Le ciel était clair et la nuit était fraîche ; j'entendais sur ma gauche les rouleaux se briser sur le rivage ; très loin, au large, de petites lumières trahissaient le passage de quelque ferry, mode de transport incontournable depuis que le vent du nord avait fait craquer la terre entre Zeebruges et l'Angleterre, Zeebruges, que j'atteignais maintenant, ce nouveau port qu'il avait fallu construire au début du siècle dernier, la mer s'étant retirée de Bruges pour laisser place aux polders, et qui était devenu en quelque sorte la capitale maritime du pays.

Je parcourus, le long des interminables quais, le fouillis apparent des différents bassins, impressionné par les hautes murailles des porte-conteneurs ou des navires de croisière qui me dominaient et intrigué par les multiples équipements, de formes variées, dont étaient hérissés les navires de guerre. A l'écart de la base navale, le bassin accueillant les navires rouliers était, malgré l'heure tardive, en pleine effervescence, les entrailles des mastodontes crachant, dans le brouhaha et sous la lumière crue des projecteurs, les véhicules fabriqués à l'autre bout du monde qui allaient bientôt venir encombrer un peu plus les routes du plat pays et de ses voisins.

Le martèlement avait recommencé alors que je jetais un coup d'œil distrait sur le vieux sous-marin soviétique offert à la visite, à côté d'un bateau-phare et d'un chalutier, dans le parc à thème aménagé pour les touristes. Je m'éloignai bien vite, car c'était trop de bruit pour moi. Sur la promenade du bord de mer ne déambulaient plus que de rares noctambules, le plus souvent accompagnés d'un chien, qui ne me prêtèrent pas attention.

### **Il pleut sur Knokke-le-Zoute**

Le décor n'est plus le même : pas d'immeubles en front de mer, ici, seulement d'élégantes villas de style anglo-normand, vieillottes mais impeccablement entretenues. Sur la plage, pas d'animaux errants ou d'enfants braillards, seulement des baigneuses et des baigneurs très dignes qui, pour mettre leur élégant maillot, avaient préservé leur pudeur dans des cabines immaculées et numérotées et qui, maintenant, abritaient leur épiderme délicat sous de vastes parasols multicolores.

En ville, derrière la station du tramway, les boutiques chic et l'immense casino accentuaient le caractère mondain de la station. A l'évidence, avec ma dégainé mi-"Vieux campeur" mi-"Guide du routard", Knokke-le-Zoute n'était pas pour moi ; de plus, je ne souhaitais pas y devenir chanteur pour femmes finissantes. Je m'attardai pourtant un long moment devant les jardins du casino, dans lesquels les cuivres et les percussions d'un orchestre martelaient le rythme d'une polka.

Je ne pouvais les voir, mais j'imaginai les couples, un peu compassés, avec certainement, parmi tous ces gens, des Flamandes qui dansent sans rien dire. Et sans sourire... Apportée par la marée montante, la pluie se mit à tomber ; je courus m'abriter.

Lorsque je l'ai quittée, au petit matin, la ville s'endormait.

## **Entre les tours de Bruges et Gand**

Le vent du nord a raboté la terre autour de Bruges. Ici, les seules montagnes sont des œuvres humaines : les cathédrales, les clochers immenses et aussi les beffrois, symboles d'autonomie et donc de liberté. J'ai apprécié que Bruges réunisse tout cela et que je puisse en profiter en me laissant bercer nonchalamment sur les canaux qui sillonnent la cité ou en buvant tranquillement (l'occasion est trop belle !) une bière d'abbaye après avoir visité le béguinage.

J'ai eu de la peine à quitter cette ville tranquille pour prendre la route qui me pousse, de peuplier en peuplier, vers Gand, avec l'espoir insensé de rencontrer Marieke, ce qui, bien évidemment, ne se produira pas... Et je me retrouve marchant sur le bord du canal qui relie les deux villes, progressant d'écluse en écluse en ayant de temps à autre le plaisir d'admirer, à côté des banals automoteurs, quelques tjalks anciens, ces traditionnelles péniches flamandes aux formes généreuses.

En avançant entre ciel et moulins, je réalise tout à coup que les temps ont changé et qu'aujourd'hui, avec l'automatisation, il ne doit plus rester beaucoup d'éclusiers invalides de guerre à qui, de leur chaland, les marinières font des manières. Étrange pensée...

Mais, Gand n'ayant rien à envier à Bruges sur ce point, j'aperçois bientôt ses tours qui se détachent sur le ciel gris, d'abord le grand beffroi avec son dragon, puis les tours d'horloge si caractéristiques de l'hôtel des Postes et de la gare Saint-Pierre. Comme Bruges, la cité est parcourue de canaux et la Lys la traverse au moment de rejoindre l'Escaut ; et, tout comme l'imposant château fortifié des comtes de Flandre, beaucoup parmi les élégantes maisons au pignon à gradins ont les pieds dans l'eau.

Longtemps, la ville a connu le remords de n'être pas un port ; mais je sais que ce handicap a été surmonté et, avant de repartir, je fais un long détour pour visiter les vastes bassins aménagés au nord de l'agglomération et voir le canal à grand gabarit creusé, voici déjà deux siècles, afin d'ouvrir un accès direct à la mer du Nord. Je perçois de nouveau un martèlement : des ouvriers réparent, à grands coups de masse, l'un des vantaux d'une porte d'écluse.

Je franchis l'Escaut pour reprendre ma route.

## **Au temps où Bruxelles chantait**

Voici maintenant la grande ville qui m'ouvre ses remparts de faubourgs, succession de tristes usines aux carreaux cassés et de casernes où sévit peut-être encore quelque caporal Casse-Pompon. Je longe les hauts murs d'un couvent ; j'imagine qu'un vieil archiprêtre y radote, trop âgé maintenant pour prêcher la bonne parole aux bigotes et aux dames patronnesses qui fréquentent assidûment l'église Sainte-Catherine toute proche.

Un cortège d'enterrement passe, bien maigre, juste un cheval blanc devant et un homme entre deux âges derrière, qui pleure en suivant ce qui est sans doute la dernière bière d'un ami. Des fenêtres ouvertes d'un collège sort une litanie que je croyais oubliée, celle de "rosa, rosa, rosam..." qui a hanté mes débuts de latiniste. Je pense avec nostalgie à ma cousine Rosa...

Progressivement, les maisons se font plus cossues, avec presque pas de murs, avec des tas de fenêtres ; il doit faire bon y être. A un carrefour, la façade d'un hôtel arbore fièrement son enseigne : "Les Trois Faisans" ; un trio de bourgeois repus et bedonnants en sort. En face, dans le petit bar "Chez Eugène", j'aperçois un garçon triste qui avale, sans grand appétit, des moules

et puis des frites ; sa Madeleine n'est pas venue.

Me voici maintenant sur la Grand-Place ; pas de kiosque pour jouer Mozart et pas de grand dadais offrant des bonbons à sa dulcinée, mais beaucoup de touristes et, tout autour, ici encore, des maisons à pignon en gradins et de splendides bâtiments ; l'hôtel de Ville avec sa flèche fait face à la Maison du Roi. Bruxelles est riche de tant de monuments que je ne sais où diriger mes pas.

Un tout petit bonhomme à la posture assez indécente m'interpelle ; c'est le Manneken-Pis qui me recommande de ne pas oublier de passer voir les vitrines de la place de Brouckère ! Plus d'omnibus à impériale, bien sûr, pour m'y rendre, mais voici justement qu'arrive, dans un martèlement de ferraille, le vieux tram 33. Il passe toutefois sans s'arrêter et bien vite le vacarme cesse.

J'en serai donc quitte pour poursuivre à pied ma visite qui doit absolument, comme je me le suis promis, me permettre de dénicher la si mystérieuse place Sainte-Justine.

### **La sortie du tunnel**

Mais je n'en saurai pas plus. Je me sens soudain tiré en arrière, avec douceur, et, ouvrant les yeux sous une vive lumière, je vois, tout proche, un visage penché vers moi. Mathilde ! Mathilde est revenue...

- Ah ! Je suis désolée, Monsieur, mais je ne m'appelle pas Mathilde. Voilà, votre IRM est passée. Vous n'avez pas trouvé le temps long dans le tube, et les coups sourds et irréguliers de l'appareil ne vous ont pas trop inquiété ?

- Pas du tout, Mademoiselle, ils étaient bien atténués par le casque que vous m'aviez mis sur les oreilles... et que je vous rends, avec mes remerciements.

- Je vous en prie !

- Mais, surtout, merci pour toutes ces chansons de Brel que vous m'avez fait entendre et qui m'ont permis de m'évader !